



VILLE DE MARSEILLE
 SERVICE DES RÉFUGIÉS
L'ÉVACUATION
 de la zone portuaire de Marseille

BOUCHES-DU-RHÔNE BOUCHES-DU-RHÔNE
 ÉTAT FRANÇAIS
 Département des BOUCHES-du-RHÔNE
 Mairie de
Carte de Charbon
 POUR LES BESOINS DOMESTIQUES
 du 1^{er} Avril 1943 au 31 Mars 1944
CUISINE
 Nom : *Bettini Abano*
 Adresse : *Estaque Narbonne*
 Nombre de personnes : *6*



DES LIBÉRATEURS ?

GREYWACZ
 ELEK
 WAGIBROT
 BOCOV
 MANOUCHEV



Jardin Public
 Sylvain Bettini
 1926 1947

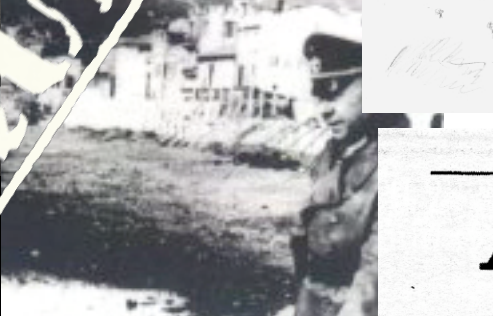
A la mémoire de
 SYLVAIN BETTINI
 rescapé des camps de Dachau,
 lâchement abattu
 lors des grèves de 1947

ÉTAT FRANÇAIS
 VILLE DE MARSEILLE
AVIS
 À LA POPULATION



LA LIBÉRATION !
 PAR L'ARMÉE DU CRIME

Société Coloniale des Chaux et Ciments Portland de Marseille
CARTE D'ACCÈS
 Nom : *BETTINI*



ÉTAT FRANÇAIS
 VILLE DE MARSEILLE
ARRÊTÉ
 relatif au
RECENSEMENT DES JUIFS



Marseille le 3.3.2010

Monsieur l'instituteur

Chers élèves

J'ai profité des vacances de
Février pour faire quelques recherches dans les
documents qui ~~me~~ me restaient de la guerre
de 1939 et qui vous intéresseraient.

Tout d'abord laissez moi vous remercier de
votre lettre du 5 février. J'ai été heureuse
et attendue encore une fois, que votre remorque
vous avait passionnée comme elle l'a fait
pour moi; Par coïncidence je n'ai aucune nouvelle de
Jean Boyer, ni du prêtre de Rio. La vie ne
nous a plus donné l'occasion de nous rencontrer,
mais leur souvenir est en moi bien vivace ainsi que
leur amitié.

Je joins à ma lettre quelques photocopies, qui
non seulement vous intéresseront mais pourront
servir comme documents ou articles pour votre
journal, ou votre exposition.

C'est ma maman qui est sur les deux cartes
d'identité. Celle où elle est de profil était obligatoire
sous l'occupation pour prouver que nous n'étions
pas "juifs" et après notre profil "afin de ne pas être
arrêtés". J'y joins une lettre très significative sur
l'absence de nourriture ces années là - Elle était
destinée aux parents de mon mari, Maurice,
ils partaient de Vignes jusqu'en Haute-Loire pour y
trouver quelques denrées rares dans les fermes.
Ils faisaient cela en train et à pieds.

Je vous souhaite bonne chance pour la suite
de votre enquête, et vous assure que j'y
prendrai part avec intérêt, et vous aiderai
quand je le pourrai.

C'est moi qui vous remercie

Raymonde Grand

L'ESTAQUE EN GUERRE !

Editorial

Dans ce supplément au *Canard de l'Estaque*, vous trouverez ce que les élèves de CM2 ont écrit à la suite de trois rencontres qu'ils ont faites avec des personnes ayant vécu la Seconde Guerre mondiale.

Ils y racontent à la fois le quotidien de cette guerre : l'occupation, les restrictions, le couvre-feu, les alertes, le marché noir ; mais également les moments plus dramatiques que furent les bombardements, les déportations, la Résistance et la collaboration.

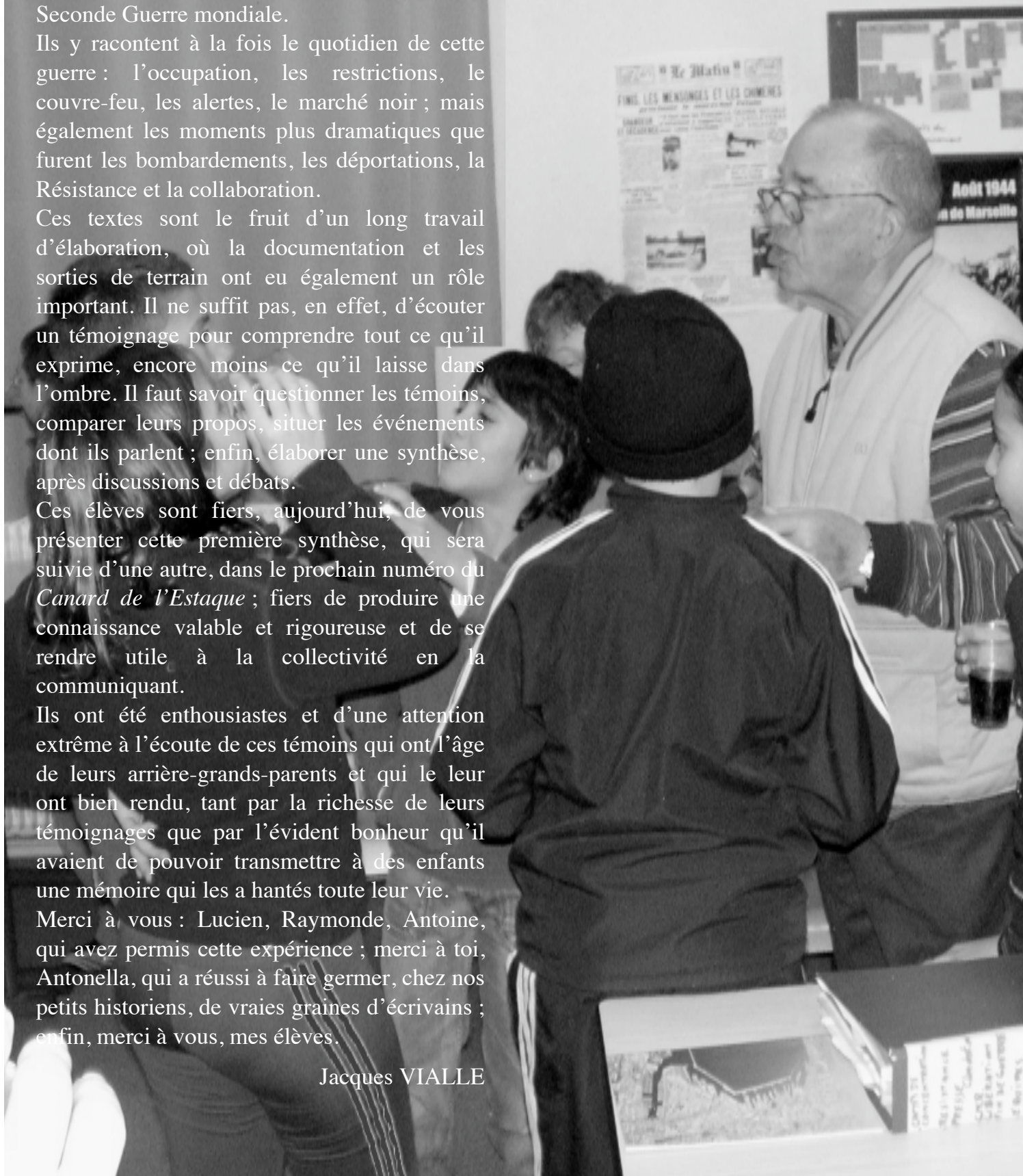
Ces textes sont le fruit d'un long travail d'élaboration, où la documentation et les sorties de terrain ont eu également un rôle important. Il ne suffit pas, en effet, d'écouter un témoignage pour comprendre tout ce qu'il exprime, encore moins ce qu'il laisse dans l'ombre. Il faut savoir questionner les témoins, comparer leurs propos, situer les événements dont ils parlent ; enfin, élaborer une synthèse, après discussions et débats.

Ces élèves sont fiers, aujourd'hui, de vous présenter cette première synthèse, qui sera suivie d'une autre, dans le prochain numéro du *Canard de l'Estaque* ; fiers de produire une connaissance valable et rigoureuse et de se rendre utile à la collectivité en la communiquant.

Ils ont été enthousiastes et d'une attention extrême à l'écoute de ces témoins qui ont l'âge de leurs arrière-grands-parents et qui le leur ont bien rendu, tant par la richesse de leurs témoignages que par l'évident bonheur qu'il avaient de pouvoir transmettre à des enfants une mémoire qui les a hantés toute leur vie.

Merci à vous : Lucien, Raymonde, Antoine, qui avez permis cette expérience ; merci à toi, Antonella, qui a réussi à faire germer, chez nos petits historiens, de vraies graines d'écrivains ; enfin, merci à vous, mes élèves.

Jacques VIALLE



L'ESTAQUE EN GUERRE !

Lucien Bettini

Lundi 11 janvier, nous avons rencontré Lucien Bettini, une personne qui a connu la guerre à l'âge de dix ans dans le quartier des Riaux, à l'Estaque. Il nous a dit qu'au moment de la déclaration de la guerre, en septembre 1939, il a découvert le mensonge officiel. En 1938, il y avait eu les accords de Munich entre les Français, les Italiens, les Allemands et les Britanniques. Ces accords devaient apporter la paix pendant vingt ans. Lucien avait neuf ans en 1938. Il a calculé que jusqu'à l'âge de vingt-neuf ans, il ne connaîtrait pas la guerre. L'année suivante, elle démarrait.



Pour lui, la guerre a été un moment horrible. Il a souffert de la faim et les Allemands ne laissaient pas un seul moment de répit à la population. Pendant le couvre-feu, les gens devaient être dans leur maison et éteindre toutes les lumières à partir de vingt heures. Les groupes de plus de trois personnes étaient interdits dans les rues. Une sirène retentissait avant chaque bombardement pour donner l'alerte. Tout le monde allait se cacher dans les abris anti-aériens. Il y avait les groupes de la défense passive. C'étaient des bénévoles qui aidaient les gens à se réfugier dans les abris. À Riaux, les gens se réfugiaient dans le tunnel qui est relié au Port de la Lave. À la Libération, des familles entières vivaient dans ce tunnel. Beaucoup souffraient de la faim à cause du rationnement.

Florian et Marius

Raymonde Eyraud



Raymonde avait dix-sept ans quand la guerre a commencé. Son père venait tout juste de mourir. Elle habitait Mourepiane et allait à l'école privée Saint-Joseph, à l'Estaque, car il y avait le collège. *J'ai fait toute ma scolarité au pensionnat Saint-Joseph de l'Estaque. J'y suis restée de neuf à dix-sept ans. C'est là qu'est arrivé cet évènement tragique que nous appelons la guerre.*

Au mois d'août 1939, elle a rencontré celui qui allait devenir son mari : Maurice. Il travaillait aux chemins de fer. Plus tard, en 1942, il a été mobilisé comme gardien sur les voies de la gare Saint-Charles.

L'ESTAQUE EN GUERRE !

Raymonde Eyraud (suite)

Cette année-là, après le BEPC, Raymonde a commencé des études d'infirmière.

Je sortais de l'école et je ne savais pas très bien ce que je voulais faire plus tard. En fait, je voulais être infirmière, mais c'était encore un peu vague dans ma tête. J'avais cette idée d'entrer à l'hôpital pour étudier la médecine parce que je voulais soigner les malades.

C'est le métier qu'elle a exercé ensuite, principalement auprès des ouvriers des tuileries de Saint-André.

Raymonde a eu son premier enfant en 1944. Elle a accouché pendant un bombardement.

Aujourd'hui, elle a quatre-vingt-huit ans, six enfants, dix-huit petits-enfants et autant d'arrière-petits-enfants.

Angéline, Elias et Vincent



Le 10 juillet 1942, Raymonde obtient son diplôme d'état. Un mois plus tard, elle se marie.

Antoine Coulange

Antoine Coulange vient d'avoir quatre-vingt-trois ans. Il avait donc douze ans quand la guerre a commencé. À l'époque, il vivait au centre-ville, rue de la Madeleine, qui est ensuite devenue le boulevard de la Libération. Il était pensionnaire dans une école privée, car il était le dernier d'une famille de cinq enfants : « J'avais trois frères et une sœur et j'avais perdu mon papa au mois de février, un mois après ma naissance. »

Antoine a été prêtre dans les quartiers Nord, durant toute sa vie : à la Cabucelle, à St-Louis, aux Aygalades. Il a aussi été

aumônier à la prison des Baumettes : « J'allais voir les détenus de la prison. Je les rencontrais, je partageais avec eux et je les écoutais. Ceux qui voulaient, je leur disais un mot. C'est une expérience d'homme assez unique ».

Aujourd'hui, Antoine est à la retraite. Il est venu nous parler de la guerre.

Angèle, Angéline et Saurore



L'ESTAQUE EN GUERRE !

L'école de Saint-Louis

En 1940, Lucien avait dix ans. C'était un écolier qui allait à l'école de Saint-Louis. Il était en CM2, comme nous. À cette époque-là, l'école de Saint-Louis n'était pas mixte. Comme les Allemands s'étaient installés dans l'école des filles, les garçons allaient à l'école le matin, et les filles l'après-midi. « *Dans toutes les écoles, il y avait un mât et un drapeau qu'on hissait* ». Avant de démarrer la classe, l'instituteur hissait le drapeau français et tout le monde chantait « Maréchal, nous voilà ! ». Dans chaque classe, il y avait une affiche du Maréchal Pétain, le chef de l'Etat. « Liberté, égalité, fraternité », la devise de la république, avait été remplacée par « Travail, famille, patrie ».



Angelina, Angèle, Hélène

Les petits Bergers des Cévennes

En juin 1943, pour ne plus souffrir de la faim, Lucien est allé à la rue Estelle, à Marseille. Là, il y avait l'association les « Petits Bergers des Cévennes ». Il s'est inscrit à cette association. Puis, il est parti à Mende, en Lozère, avec d'autres enfants pour travailler dans une ferme à la campagne. Il y avait des paysans qui choisissaient les enfants comme s'ils étaient du bétail. Ils regardaient l'état de leurs dents et tout ça. Lucien est allé chez un paysan pendant six mois : « *Monsieur Gervais, comme le fromage* ». Il était vacher. Il s'occupait des vaches. Le jour de son arrivée, sur la table de la cuisine, il y avait un tas de fromages étalés. Lucien a goûté à tous les fromages. Il avait tellement faim. Le lendemain, le paysan avait caché ses fromages. « *Pour manger, je suis allé me faire inscrire, et je suis parti le 6 juin 1943, et là, on débarque dans la commune de Mende, le chef-lieu de la Lozère, et nous sommes entrés dans un grand local où les paysans nous choisissaient comme pour la vente des esclaves, et là, j'en vois un, et je me dis que j'aimerais pas tomber avec lui (...) et je tombe sur celui que je voulais pas* ».

Serrine, Gina, Maëva, Saurore

Les masques à gaz

Quand nous sommes entrés à l'école au mois de septembre 1939, on nous a distribué des masques à gaz. Nous étions sortis d'une guerre que mon papa avait faite, qui avait été une guerre chimique. En 1914, des soldats étaient morts intoxiqués par les gaz. Alors, nous avons cru que cette guerre qui démarrait, ce serait de nouveau une guerre chimique avec des gaz asphyxiants. C'est pour cette raison que nous avons reçu notre premier masque à gaz. Nous le portions en bandoulière. Nous avions l'impression que nous allions tous mourir tout de suite.

En fait, je ne l'ai jamais vraiment porté parce qu'il n'y a pas eu de gaz. Nous le mettions pour nous amuser. Mais c'était obligatoire de le porter.

Raymonde



L'ESTAQUE EN GUERRE !

Le Rationnement

À partir de 1940, les produits alimentaires de base : pain, lait, viande, légumes, etc. sont rationnés, c'est-à-dire que chaque personne, adulte ou enfant, ne peut en avoir qu'une quantité limitée, chaque jour.

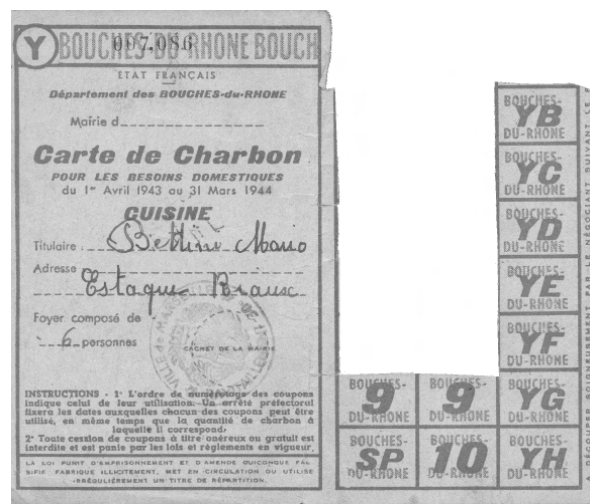
Ce sont les Allemands qui ont imposé cela lors de l'armistice, comme dommage de guerre. La plus grande partie de ce qui était produit en France par l'agriculture et par l'industrie était en effet pris par l'Allemagne pour son propre peuple.

En fonction de l'âge et de l'activité, les rations étaient différentes. Les gens devaient retirer des tickets et des cartes d'alimentation correspondant à leur catégorie (voir le détail, page suivante). Ces tickets et ces cartes ne remplaçaient pas l'argent ; ils donnaient le droit d'acheter la quantité de pain, de lait ou de viande qui était inscrite dessus. On ne pouvait pas acheter ces produits sans ticket, sauf au « marché noir », un marché clandestin dont profitaient surtout les gens qui avaient beaucoup d'argent et les commerçants malhonnêtes.

(Texte collectif)

Lucien a vraiment souffert de la faim. Le matin, il partait à l'école avec vingt-cinq grammes de pain, c'était l'équivalent d'une petite tartine. Tous les jours, sa mère lui donnait trois tickets de rationnement pour le pain. Lucien faisait trois boulangeries à l'Estaque : Perrin, Diana et une autre. Le pain, c'était l'aliment principal.

« *Maintenant, le pain est blanc et ce n'est plus l'aliment principal* », dit-il. Les gens faisaient la queue toute la journée pour trouver de la nourriture avec les tickets de rationnement. Tout le monde autour de lui avait faim. Ceux qui avaient de l'argent pouvaient se procurer à manger au marché noir : un marché clandestin. Lucien parle de cette injustice du marché noir parce que certains avaient toute la nourriture qu'ils voulaient grâce à leur porte-monnaie. « *Le marché noir, ce n'était pas un marché. C'était la possibilité d'acheter au-delà de la ration. On savait que ceux qui avaient de l'argent mangeaient à leur faim* ».



Carte de charbon, archives de Lucien Bettini

Enzo, Mickaël

Antoine était « J3 », pendant la guerre : « *J'avais l'âge de ceux qui mangent le plus mais aussi de ceux qui ont très faim. Et j'ai eu très faim ; très faim tout le temps. Je n'étais jamais rassasié.* » Il avait droit à deux cent cinquante grammes de pain par jour, ses frères aussi. Pour qu'il n'y ait pas de disputes entre ceux qui préféraient manger le pain le matin et ceux qui le faisaient durer, leur maman leur avait cousu, à chacun, un petit sac en tissu dans lequel ils mettaient leur ration.

Vincent, Florian

L'ESTAQUE EN GUERRE !

Documents

Monteil 3 Mars

Madame Maurice

en réponse à votre lettre
je vous adresse c'est deux mots
pour vous dire que c'est cette
semaine et me serait impossible
de vous donner de la Marchandise
Que que c'est la semaine
que je doit livrer au
Bavitaillement je n'aurais
même pas de Boeuf pour
moi. en plus faut que
je fasse deux colis
pour ma famille
je préfère donc vous
prévenir. sel serait bien
enrêtant de venir de
si loin pour ne rien
emporter. je n'est plus de
Lakilles à vendre pas
de légumes
je pourrais vous faire
un peu de Boeuf best
le 15 Boeuf Mass. et des œufs
si vous pouvez attendre
je vous en envoie
l'article que vous possédez
mais si vous avez trop pressé
de Bavitaillement avant
et que vous puissiez trouver
ailleurs j'attendrais une
autre occasion

Prenez mon profar
à Respect

Thomas Jubiat

Maurice, le mari de Raymonde fut affecté à Nîmes, vers 1942, laissant son épouse à Marseille. Là-bas, il était en rapport avec un paysan de l'Aveyron qui lui vendait quelques-uns de ses produits. Pour les récupérer, il faisait plus de 150 kilomètres dont une partie à pied. Dans ce courrier, le paysan explique à Maurice qu'il ne va pas pouvoir lui fournir de marchandises, car c'est la semaine où il doit livrer la plus grande partie de ses produits aux Allemands.

Archives de Raymonde Eyraud

FEUILLE N° 3		Amedée MARLIA	
	Beurre		Lait Entier
	13 J ³		16 J ³
14 J ³	Fromage	VINS-HUILES-SAVONS	
14 J ³		Lait Écrémé	
15 J ³	14 J ³	16, Rue Thomas MARSEILLE J ³	
15 J ³	15 J ³	Amedée MARLIA	
		ÉPICERIE-PRIMEUR	
		28, Traverse Chauvart 28 L'ESTAQUE 18 MARSEILLE J ³	

Carte d'alimentation. Archives de Lucien Bettini

La population Française (à l'exception des militaires) était partagée en huit catégories, selon l'âge et l'activité exercée. Ces catégories étaient les suivantes :

- Catégorie E** : Enfants des deux sexes, âgés de moins de trois ans.
 - Catégorie J1** : Enfants des deux sexes, âgés de trois à six ans révolus.
 - Catégorie J2** : Enfants des deux sexes, âgés de six à douze ans révolus.
 - Catégorie J3** : les jeunes de treize à vingt et un ans ainsi que les femmes enceintes.
 - Catégorie T** : Consommateurs de quatorze à soixante-dix ans se livrant à des travaux de force.
 - Catégorie A** : Consommateurs de douze ans et sans limite d'âge se livrant aux travaux agricoles.
 - Catégorie C** : Consommateurs de 12 à 70 ans qui ne se livrent pas à des travaux de force.
 - Catégorie V** : Consommateurs de plus de soixante-dix ans ne se livrant pas à des travaux de force.
- Selon les catégories, les rations journalières variaient entre 100 et 350 grammes de pain par jour, 180 grammes de viande par semaine, 500 grammes de sucre par mois. Le lait était réservé aux catégories E, J et V. Le vin était réservé à la catégorie T, etc.

Exprimé en rations journalières individuelles, on a en moyenne : 250 grammes de pain, 25 grammes de viande, 17 grammes de sucre, 8 grammes de matière grasse et 6 grammes de fromage pour la catégorie la plus élevée, les travailleurs de force.

Avec un tel rationnement, la nourriture d'un homme ne dépassait pas 1200 calories par jour alors qu'il est généralement admis qu'il en faut 2400 !

L'ESTAQUE EN GUERRE !

La petite histoire

Je voulais vous dire à quel point nous avons souffert de la faim et du froid. Bien sûr, il y a la grande Histoire, celle des batailles, des résistants, mais, il ne faut pas oublier la petite histoire, et nous, on était tout petits. On était tout humbles. Tout petits devant cette grande guerre, on ne pensait qu'à une chose : comment survivre ? Comment marcher avec des souliers troués, les pieds pleins d'engelures. Comment arriver à tenir debout quand on a faim, qu'on a vingt ans et qu'on ne mange presque rien, le midi comme le soir ?

Avec Maurice, mon mari, nous avons vingt ans et étions affamés. Nous mangions de la paille. Ça s'appelait des « savons ». Une entreprise faisait des espèces de gâteaux avec la balayure des entrepôts de blé. Ces gâteaux étaient en vente libre. Quand nous les mangions, ils nous enlevaient la sensation de la faim. Nous avons toujours faim ou froid. Ce régime a duré six ans.

Donc tout ça, la Résistance, les Héros de Guerre, c'est grandiose ! Mais le petit peuple de l'Estaque, celui de Mourepiane, celui de Saint-Henri, tous les gens ordinaires, nous n'avions qu'une idée : comment réussir à survivre ?

Un litre d'huile par mois, une tablette de chocolat par mois, un kilogramme de sucre par mois, cent grammes de pain par jour... Comment se fait-il que toute la nourriture ait disparu dans le pays ? Avant, tout le monde mangeait en Europe. Pourquoi, subitement, plus personne ne mangeait à sa faim ?

Tout était centré sur les efforts de guerre, sur la fabrication des bombes, de l'armement, tout l'argent et la production partaient là-dedans, les échanges ne se faisaient plus entre pays. C'était fini.

Raymonde

La fièvre typhoïde

En plus des bombardements qui ont fait des victimes à l'Estaque, il y a eu l'épisode de la fièvre typhoïde. Raymonde nous l'a raconté.

C'est une maladie qui n'existe plus chez nous aujourd'hui, mais que l'on attrapait en buvant de l'eau ou en mangeant des fruits qui avaient été lavés avec. Beaucoup d'enfants de l'Estaque sont morts en buvant cette eau qui n'était pas filtrée, à la différence de celle du centre-ville de Marseille.

Avant, nous n'avions pas d'eau filtrée. Nous avions de l'eau qui s'écoulait d'un peu partout. Les gens, avaient des puits, des retenues d'eau, et là-dedans, il y avait le microbe de la typhoïde qui attaque les intestins, puis la tête... « Typho » ça veut dire sommeil. Cette maladie commence par un grand sommeil, et puis, c'est le coma.

Cette maladie attaque le cerveau petit à petit. Au début, on a tendance à s'endormir, ensuite on devient de plus en plus faible et on meurt.

C'étaient les enfants de votre âge qui mouraient le plus souvent. J'avais une amie, son petit garçon est mort de la typhoïde parce qu'il avait bu l'eau de la baignoire.

Raphaël et Hélène

L'ESTAQUE EN GUERRE !

Tous aux abris !

Avant un bombardement, une sirène retentissait dans le quartier. Alors, tout le monde se précipitait dans des abris de fortune : dans une cave, sous un balcon, dans un tunnel ou une grotte.

Nous, nous allions sous une terrasse chez ma voisine. Il y avait des bananes pendues au plafond. Pendant les bombardements, on mangeait des bananes. Ça nous plaisait. Nous n'étions pas du tout à l'abri sous la terrasse. L'essentiel, c'était de se trouver avec les autres. On avait l'impression que si la bombe tombait, elle ne tomberait pas là.

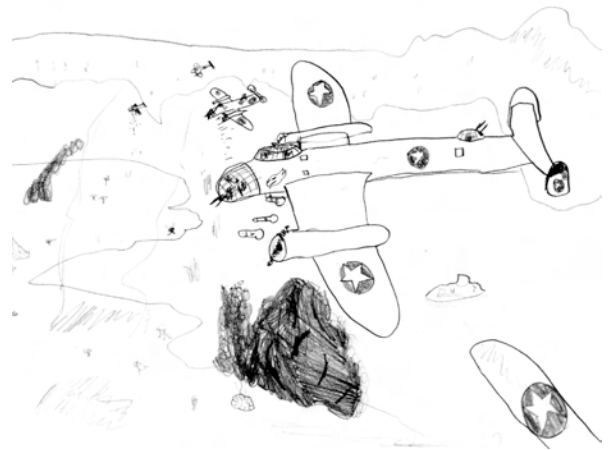
Au début de la guerre, les bombardements étaient faits par des petits avions qui lâchaient leurs bombes en piqué, pour atteindre leur cible à coup sûr, au risque d'être eux-mêmes descendus. Quand ils bombardaient, ces avions avaient toujours une cible précise. Nous, à Mourepiane, c'était la base sous-marine du Cap Janet.

Un jour, j'ai vu une bombe exploser près de moi. Quand elle a touché le sol, elle a soulevé une vague de fumée et de poussière. J'ai senti comme un volcan venir vers moi avec beaucoup de pierres et de terre.

Ensuite, quand les Allemands ont occupé Marseille, les Américains ont envoyé des « forteresses volantes » : de très grands avions qui lançaient d'énormes quantités de bombes à quatre mille mètres d'altitude et causaient beaucoup de destructions et de morts chaque fois qu'elles rataient leurs cibles militaires.

Pour que les bombardiers ne repèrent pas la ville la nuit, les habitants devaient éteindre leurs lumières. C'était le « couvre-feu ». Ils devaient aussi peindre leur vitre en bleu foncé.

*Florian, Raphaël et Wyisam,
(d'après le témoignage de Raymonde)*



Forteresse volante, dessin de Raphaël, d'après Marius Errecade, La bataille de Marseille, Bedesud

Un obus

Lucien ne se rendait jamais à l'abri, lors des alertes. Sa mère le cherchait partout. Il était tout le temps dehors. Un jour, alors qu'il rentrait chez lui, une rafale de vent l'a plaqué au sol. Il est tombé par terre à cause du déplacement d'air. C'était un obus qui passait dans son dos. Cet obus est allé exploser dans le Bar Bicou qui se trouvait en face du cinéma Le Rio. Niéri Bicou, le patron, a été blessé. Lucien a vraiment eu de la chance. Il n'a reçu que quelques pierres sur la tête.

Amir, Raphaël

Le couvre-feu

Tous les jours à vingt heures, il y avait le couvre-feu. Personne ne devait se trouver dans la rue, à part ceux qui avaient un laissez-passer. Le père de Lucien, qui était cuiseur de four à la Société Coloniale de Riaux, avait un laissez-passer pour aller travailler. Il faisait les trois-huit. Pendant le couvre-feu, il fallait éteindre toutes les lumières. Les gens mettaient du papier journal devant les fenêtres et ils peignaient les rebords en bleu, « *mais un bleu foncé* », pour qu'aucune lumière ne filtre à l'extérieur. Lucien nous a dit qu'il se sentait tout le temps en danger. Un jour, sa voisine, Madame Ballestra, avait oublié d'éteindre la lumière de la chambre et de fermer les volets. Des soldats allemands sont arrivés. Lucien, qui rentrait alors chez lui, a juste eu le temps de se cacher. Les soldats ont tiré dans la lumière jusqu'à ce que l'ampoule explose. Heureusement, la maison était vide. La voisine n'était pas chez elle.

Guillaume, Vincent, Elias

Le couvre-feu était tellement strict que, quand la grand-mère d'Antoine est morte, son propre fils n'a pas pu se rendre chez elle pour la voir. Il a dû attendre le lendemain pour ça.

Florian

Le bombardement du 27 mai 1944

Un des événements qui a le plus choqué Antoine, pendant la guerre, fut le Bombardement du 27 mai 1944. Ce jour-là, il était à l'école, dans la cour de récréation et, comme souvent, personne n'a réagi quand les sirènes ont donné l'alarme. Ils ont continué à jouer, car l'alarme avait été donnée plein de fois auparavant pour rien. Et puis, ils ont entendu des explosions énormes, tout près. Alors tout le monde s'est vite réfugié dans la cave. Une bombe est tombée à moins de cent mètres de l'école et des débris sont arrivés jusque dans le bureau du professeur de musique. Ce jour-là, il y a eu au moins cinq mille morts dans le centre-ville de Marseille.

Juste après, Antoine, qui avait alors dix-sept ans et participait à la défense passive, est allé aider à dégager les cadavres des décombres. Avec des camarades, il s'est rendu au tunnel du Boulevard National, qui passe sous la voie ferrée. Et là, l'horreur ! Une bombe avait traversé le tunnel et explosé à l'intérieur, au milieu de centaines de gens. Antoine et ses collègues ont transporté les morts dans un hangar où il y avait déjà des dizaines de cadavres.

Raphaël, Enzo, Elias, Amir, Baptiste



Photo aérienne du bombardement du 27 mai, prise par les Américains (source Wikipédia)

L'ESTAQUE EN GUERRE !

Nous n'avions plus de joie, plus d'espoir...

Raymonde nous a parlé de la souffrance des gens au quotidien : de la faim permanente et de la peur d'être tué dans un bombardement.

La guerre, c'est la chose la plus terrible que l'on puisse vivre. On ne respire plus jamais librement. Le ciel n'est plus bleu. Il est gris tout le temps. On a comme un poids sur le cœur, comme s'il y avait une grande maladie et qu'on soit obligé de la supporter parce que tout le monde a la même maladie. Avec la guerre toute la joie, tout le bonheur de vivre avaient disparu parce qu'à chaque minute de notre vie une bombe pouvait tomber sur notre tête ou notre maison.

Elle nous a dit que ses amis et elle étaient toujours joyeux auparavant. Le jour de la déclaration de la guerre, ils ont fait les fous dans le quartier. Ils ont chanté et dansé car ils savaient que c'était leur dernier jour de bonheur.

Au mois de septembre 1939, la guerre arrive, et d'une jeune fille détendue, heureuse qui s'amusait avec ses copines, tout à coup, je suis devenue adulte.

Marius, Tristan, Nolan et Nicolas

La mentalité des Français, à l'époque

Avant la guerre, nous a dit Antoine, la majorité des Français détestait les Allemands et les Allemands nous détestaient aussi : « *Tout le monde avait été élevé avec la haine des Allemands. Les Allemands, on les appelait les schleus, les boches. La population était bien préparée et bien manipulée pour faire une guerre* ». Nos deux peuples gardaient en effet des souvenirs horribles de la guerre de 1914-1918, qui les avaient déjà opposés. Le père d'Antoine a fait cette guerre, dans les tranchées.

Antoine se souvient aussi que beaucoup de Français détestaient les juifs, que l'on accusait de tous les malheurs du pays : « *La mentalité de tout le monde, c'était que les juifs avaient tous les pouvoirs, tout le fric, alors que ce n'était pas vrai. Mais à cause de cette manipulation, nous avons préparé le terrain aux déportations. Je crois que c'est important de le dire, nous avons préparé le terrain pour que cette chose abominable arrive.* »

Pendant la guerre, le gouvernement Français a obligé toutes les personnes de confession juive ou qui avaient des parents juifs à se déclarer et à porter une étoile jaune cousue sur leur veste et bien visible. Ceux qui ne le faisaient pas risquaient d'être arrêtés tout de suite. Il y avait des gens qui écrivaient aux autorités pour dire : « Mes voisins sont juifs ». Il y a eu des rafles, aussi : les policiers bouclaient un quartier et vérifiaient tout le monde. Ceux qui étaient juifs étaient arrêtés et envoyés en camps de concentration, où presque tous sont morts.

Tristan, Dorian, Nicolas, Guillaume



« Le chancre qui a rongé la France » fascicule édité par l'Institut d'études des questions juives, à Paris, en 1940

L'ESTAQUE EN GUERRE !

La Résistance

Les résistants étaient ceux qui n'avaient pas accepté la défaite et la collaboration avec le régime nazi. Ils saccageaient les voies ferrées. Dans les usines, ils ralentissaient la production en sabotant les installations électriques, qui explosaient. Il y avait plusieurs groupes de résistants. Lucien nous a parlé des FTP-MOI, les Francs Tireurs Partisans de la Main d'Œuvre Immigrée. Il nous a aussi parlé du maquis qui était la résistance qui se cachait dans les collines. Un de ses frères a pris le maquis pour ne pas partir au S.T.O. qui était le Service du Travail Obligatoire : tous les hommes qui ont eu vingt ans en 1942 devaient partir en Allemagne pour travailler.



Sabotage d'une voie ferrée, par des FTP

Le jour où il a reçu l'ordre de partir travailler en Allemagne, au nom du S.T.O., il est descendu à l'Estaque Plage, avec Lucien, pour prendre le tramway et aller rejoindre un village dans les Basses-Alpes. Là, il pouvait partir dans le maquis, grâce à des connaissances.

Comme le tramway tardait à arriver, un collègue de La Nerthe est passé avec sa camionnette. Ils sont montés nombreux sur la benne entourée de ridelles. Son frère a voulu s'asseoir derrière la cabine du chauffeur, mais le siège a cédé.

« Le collègue, il démarre et mon frère tombe en arrière, la tête la première sur le pavé. Et il reste raide, là. Alors, on l'amène juste en face de la base sous-marine du Cap Janet, à la Croix-Rouge allemande. Et ils le soignent. Mais ils voulaient le garder. Alors, j'ai fait en sorte de l'amener avec moi, là où il travaillait. Et là, son directeur, qu'est-ce qu'il a fait ? Il l'a amené à l'hôpital de la Conception, chez un médecin résistant qu'il connaissait. Ils l'ont soigné pendant deux mois. Et après ça, mon frère est parti pour le maquis, dans les Basses-Alpes. Voilà, ça c'est mon deuxième frère, qui avait quatre ans de plus que moi ».

Anthony, Nicolas, Wissam

« Je n'étais pas un héros. J'étais petit. J'étais dans une famille tranquille, en pension, où la question de la résistance ne se posait pas. », nous a dit Antoine. Par contre, sa belle-sœur, qui avait quinze ou seize ans pendant la guerre, faisait de petits actes de résistance. Elle distribuait des tracts et un journal qui était interdit, à l'époque : « Elle et sa mère vendaient Témoignage Chrétien à la porte de l'église. C'était un journal qui faisait de la résistance et qui appelait les gens à ne pas se soumettre. Il était interdit. Elles le distribuaient sous le manteau, en cachette. » Un jour, les Allemands sont venus arrêter leurs voisins. Alors, elles ont vite caché des tracts interdits qu'elles avaient chez elles en les mettant dans la cuvette des toilettes. Comme ça, si les Allemands étaient entrés, elles auraient pu tirer la chasse pour que tout disparaisse. « Ils ne sont pas venus. Le lendemain, elles sont allées porter ces tracts au curé de la paroisse du coin, dans un gros livre d'église, pour bien montrer que c'était à l'église qu'elles se rendaient. »

Anthony, Nolan, Rayan

L'ESTAQUE EN GUERRE !

Jean Boyer

Jean Boyer, un ami de Raymonde, était résistant. Elle nous a raconté son aventure. Il s'était fait arrêter par les Allemands et devait être fusillé avec d'autres de ses camarades. Ils étaient enchaînés deux à deux, sauf Jean Boyer, car ils étaient en nombre impair. Pendant l'exécution des premiers résistants, Jean Boyer, qui comprenait l'Allemand, a entendu un soldat dire de lui à son collègue : « Dès qu'on aura fusillé celui-là, je récupérerai sa montre ! ». En entendant cela, Jean Boyer a eu un sursaut de révolte et s'est enfui en courant. Il a reçu une balle, mais a réussi à échapper aux soldats en se jetant dans une rivière. Finalement, une personne l'a recueilli et l'a soigné.

Quand je l'ai revu, il avait les bras et les jambes abîmés. Il boitait. Pourtant, quelqu'un l'avait recueilli après son plongeon. Il l'avait soigné.

Dorian et Anthony

On ne savait pas grand-chose de la Résistance

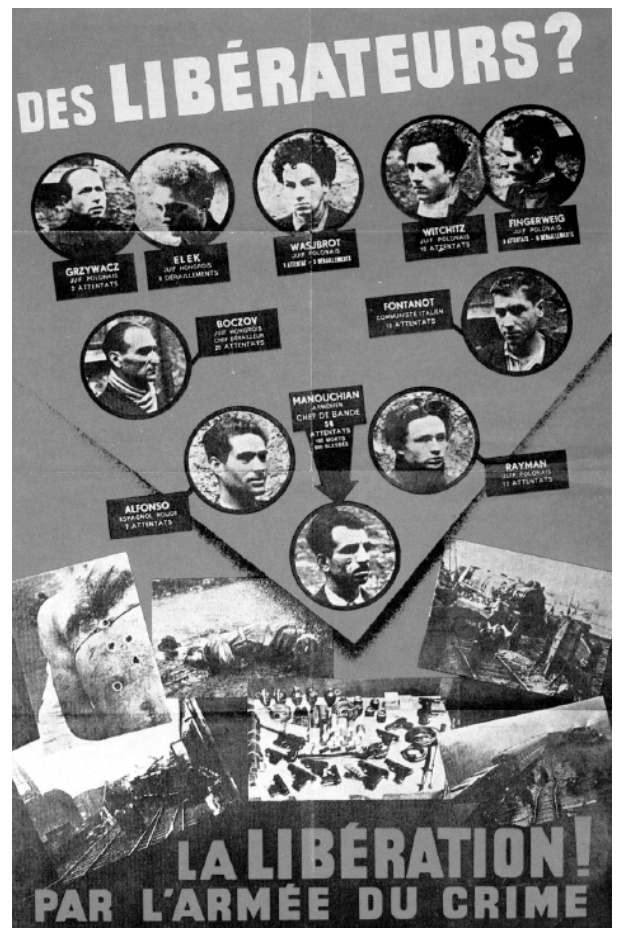
Raymonde nous a dit qu'elle n'était pas résistante. Mais il y a eu des résistants dans sa famille. Son cousin en était un, dans les forêts de La Ciotat. Il était recherché par la Gestapo et s'est réfugié chez elle. C'est là qu'elle a découvert la Résistance.

Un jour, j'étais dans ma petite maison. J'entends quelqu'un sauter par la fenêtre. Je vois mon cousin. « Cache-moi ! Cache-moi ! La gestapo me poursuit ! Elle me recherche ! » Alors, je l'ai caché sous le lit, mais je n'y comprenais rien. Je l'ai caché toute la nuit.

Comme elle, la plupart des gens, jusqu'à la fin de la guerre, ne savaient presque rien des résistants, car on n'en parlait pas dans les journaux ou à la radio, ou alors on les présentait comme des bandits et des terroristes.

La résistance, on n'en entendait pas parler. La résistance, les juifs, on l'a su après. A l'époque, on n'avait qu'une idée en tête, c'était celle de survivre. (...) Après la guerre, on a été étonnés de voir que certains avaient vécu des choses encore plus horribles que celles qu'on avait vécues. C'est terrible !

Rayan et Guillaume



Les Résistants étaient présentés comme des terroristes par les Allemands, mais aussi par le Gouvernement Français de l'époque, comme ici, sur la fameuse Affiche Rouge

L'ESTAQUE EN GUERRE !

Les collaborateurs

Les collaborateurs étaient des Français qui travaillaient volontairement pour les nazis. Le maréchal Pétain, qui avait signé l'armistice avec Hitler, et était le chef de l'Etat, avait voulu cette collaboration.

Les collaborateurs, nous a dit Raymonde, on en avait peur. On avait aussi peur des Français que des Allemands. À ce moment-là, il y avait les miliciens. Ils s'étaient mis au service des Allemands. Ils portaient un béret basque.

Quand on voyait quelqu'un avec un béret basque, on savait que c'était un collaborateur. Il y avait toujours des gens qui disaient que les Allemands avaient raison. Ces gens-là, étaient toujours prêts à dénoncer ceux qui pensaient le contraire. On avait peur, très peur.

Raymonde a eu un cousin qui a collaboré, ainsi que des copains d'enfance.

J'avais un cousin qui était collaborateur. Un vieux cousin qui avait fait la guerre de 1914-1918 et qui avait gardé une admiration démesurée pour Pétain. Il était d'extrême-droite. On le savait parce qu'il portait une croix de feu en écusson. Il a été fusillé après la guerre, sans procès, nous a-t-elle dit.

Il y a eu des injustices commises à ce moment-là. Ainsi Raymonde nous a parlé d'un homme qu'elle connaissait : *« Il était officier de marine. Cet homme avait collaboré au début de l'occupation, puis il était entré dans la résistance après s'être aperçu de son erreur. Il avait sauvé plusieurs personnes menacées par la Gestapo. Il avait accompli de hauts faits d'armes. C'était devenu un héros de guerre. Il a quand même été fusillé à la libération. La résistance n'a pas effacé la dette qu'il avait. Sa maman a vu son fils fusillé comme ça... Ça, c'est une chose terrible... »*

Baptiste, Amir et Hélène

Pieds plats

On l'appelait Pieds Plats parce qu'il avait les pieds plats. Tellement que les gens l'appelaient Pieds Plats, ils ne savaient plus son vrai prénom. C'était un collaborateur. Un milicien qui balançait tout le monde (les juifs, les résistants...) aux Allemands. À cause de lui, il y a eu des morts et des déportés à l'Estaque. Il habitait à l'Estaque Gare. Il était policier. À la fin de la guerre, il est mort. Lucien a dit : *« On est allé le trouver. On l'a tué ».*

« Mais il faut que je vous dise que la police c'était un ensemble. Beaucoup obéissaient aux ordres et allaient arrêter les familles, d'autres allaient les avertir avant qu'on les arrête. Il ne faut jamais généraliser. Il y a eu des policiers qui ne se sont pas joints au régime, au régime de Pétain. »

Tristan, Emma, Baptiste, Robin



Des miliciens, lors d'une prise d'armes

L'ESTAQUE EN GUERRE !

Sylvain Bettini, un résistant

Lucien nous a parlé de son frère Sylvain. Sylvain travaillait dans une usine. Il était ouvrier. Pendant la guerre, c'était un résistant. Il faisait du sabotage avec d'autres pour ralentir la production de l'usine. Il a été arrêté par les Allemands et envoyé dans le camp de concentration de Dachau.

Pendant dix-huit mois la famille n'a eu aucune nouvelle de son fils. Puis, une lettre, écrite en allemand, est arrivée. Lucien est allé au restaurant « Ranté » pour faire traduire la lettre par un soldat allemand de T.O.D.T. Cet homme a dit en lisant la lettre que Dachau, c'était le plus grand camp de concentration de l'Allemagne. Lucien a compris que c'était grave. Il n'a rien dit à ses parents pour ne pas les inquiéter.

A la Libération, Sylvain était toujours vivant. Il a été envoyé au Lac de Constance par les Alliés. Là, il a grossi de dix kilos. Mais, malgré ça, il faisait peur à Lucien, tellement il était maigre. À son retour, ils dormaient dans la même chambre. Ils étaient trois dans cette chambre. Les trois frères Bettini. Lucien nous a dit « *Il m'a raconté des choses... Nous, on subissait la famine, mais là-bas, ce n'était pas comparable avec ce qu'on vivait ici...* ».

Nolan, Benjamin, Rayan

Le train de la mort

Maurice, le mari de Raymonde, était réquisitionné pour surveiller les voies ferrées à la gare Saint Charles. Un jour, en rentrant chez lui, il a dit à Raymonde :

Tu sais ce que j'ai vu toute la journée ? Toute la journée, j'ai vu des wagons arriver avec plein de gens. Je crois que ce sont des Juifs. Ces Juifs, on ouvre les portes des wagons quand ils arrivent et on les fait descendre pour qu'ils aillent prendre l'air et qu'ils fassent leurs besoins. Après, on leur dit de remonter dans les wagons.

A l'époque, nous a dit Raymonde, on ne savait pas que ces gens partaient vers les camps de la mort. Elle a ajouté : « *On était tous coupables. A l'époque, personne n'aurait cru une chose pareille, une chose si terrible, que ces wagons allaient les amener vers la mort. Nous ne savions pas. Nous avons été coupables parce que nous ne savions pas.* »

Benjamin, Enzo et Mickaël

La destruction du quartier du Vieux Port

Antoine avait un copain qui habitait dans les vieux quartiers, près du port. Il a été obligé, avec toute sa famille, de quitter sa maison du jour au lendemain, car les Allemands avaient décidé de détruire ces quartiers : « *J'ai vu la démolition de ces vieux quartiers près du port. Tout ce qui est à droite du Vieux Port, tout a sauté, toutes les rues ont sauté, tous les immeubles ont sauté. Ils disaient qu'il y avait des bandits et que même la police ne pouvait pas y aller. Ils ont tout reconstruit après la guerre.* » Les habitants ont dû se réfugier où ils pouvaient et, parmi eux, les juifs, les gitans et ceux qui étaient soupçonnés d'être des bandits, ont été déportés dans des camps.

Gina, David

L'ESTAQUE EN GUERRE !

Bataille dans Marseille

Il a fallu plusieurs jours de batailles, dans les rues et les quartiers de Marseille, pour que la ville soit enfin libérée, le 28 août 1944. Antoine nous a raconté l'anecdote suivante, qui illustre la violence de ces journées.

Il avait un ami qui était dans une pension à Château Gombert, dans le 13^e arrondissement. C'était un peu comme une colonie de vacances où l'on envoyait les enfants pour les protéger. À la libération on a dit à ces enfants : « Ceux qui ont moins de seize ans, vous pouvez rentrer chez vous, vous allez prendre le tram. Les plus de seize ans, vous restez là car on pourrait vous arrêter ». Les combats n'étaient donc pas tout à fait terminés. Le copain d'Antoine est parti, car il n'avait pas seize ans. Et puis le tram a été mitraillé et le jeune garçon a reçu une balle dans le bras gauche et une autre dans la main droite. D'un coup, ça a été la pagaille. Tout le monde s'est enfui et le jeune allait faire la même chose. C'est alors que le chauffeur lui a dit : « Petit, tu vas où comme ça ? », car il avait vu que le garçon saignait beaucoup. Alors, il lui a fait un garrot autour du bras, pour arrêter l'hémorragie. Ça lui a sauvé la vie. Aujourd'hui, il est encore vivant, mais il a un bras en moins et sa main droite n'est plus aussi souple qu'avant, nous a dit Antoine.



Affiche appelant à la mobilisation générale pour libérer Marseille

Robin, Maëva, Hélène, Benjamin, Marius

Réfugiées en Ardèche

Raymonde a dû se réfugier en Ardèche vers 1944, car les Allemands ont détruit sa maison pour construire des fortifications à la place. Ils voulaient installer un immense filet en acier entre Mourepiane et le Frioul, pour empêcher les sous-marins anglais et américains d'entrer dans le port de Marseille et de les attaquer.

Un jour, en 1944, les soldats Allemands sont venus chez moi. J'avais ma petite fille de trois mois et mon mari mobilisé à la gare Saint-Charles, qui gardait les voies jour et nuit sous les ordres des soldats Allemands. Ils ont dit « Raus ! », ça voulait dire « Dehors ! ». Il fallait qu'on quitte Mourepiane. Ils allaient démolir nos maisons pour construire des blockhaus. Alors, nous sommes partis. Mais à ce moment-là, partir où ? Aller où ? On ne savait pas où aller...

L'ESTAQUE EN GUERRE !

Réfugiées en Ardèche (suite)

Raymonde est donc partie à Chauzon avec sa petite fille et sa mère, pour habiter une maison qui appartenait à la famille de son mari. Cette maison n'avait ni porte, ni fenêtre. Heureusement, c'était encore l'été. Elles y sont restées trois mois, mourant de faim.

Les habitants, surtout des paysans, les ont en effet très mal accueillies. Ils ne leur donnaient rien, ni nourriture, ni bougies. Le boulanger n'acceptait pas les tickets de rationnement. Elles allaient glaner du blé dans les champs tellement elles avaient faim.

Un jour, Raymonde a appris que Marseille était libérée. Elle a voulu y retourner. Mais les Allemands avaient détruit presque tous les ponts pour retarder l'avance des Alliés.

Par chance, en allant dans la ville la plus proche, elle a rencontré le Général de Lattre de Tassigny qui venait d'arriver en Ardèche avec son armée. Elle lui a expliqué qu'elle ne pourrait pas survivre avec son enfant quand l'hiver arriverait. Le Général lui a affirmé qu'une jeep viendrait la chercher le lendemain matin à six heures. Raymonde a prévenu les autres réfugiés, mais personne ne l'a crue.

Le lendemain, la jeep était là. Raymonde, sa maman et le bébé ont pu partir et quitter

Chauzon. Mais en chemin, la jeep a traversé un champ de bataille et a reçu un obus de char qui a arraché son toit et l'a retourné comme une crêpe. Le chauffeur a préféré s'arrêter là. Il ne voulait pas aller plus loin. Finalement, Raymonde et sa famille ont réussi à rejoindre Nîmes, où était Maurice son mari, en marchant et en s'accrochant à l'arrière des camions : « les trois personnes, à Chauzon, qui n'avaient pas voulu venir avec nous par manque de confiance ont dû y passer tout l'hiver, le village étant isolé du reste du monde. »

Angèle, Emma, Maëva, Saurore et Serrine



Raymonde à Chauzon, en Ardèche



Août 1944. Le général de Lattre de Tassigny salue les troupes algériennes et marocaines qui ont libéré Marseille. (Source : SHD)

L'ESTAQUE EN GUERRE !

Il y a quelques semaines, Enzo, un élève de la classe, nous a présenté un petit livre qu'il avait fait lui-même, pendant les vacances, avec l'aide d'un de ses oncles. Il avait appris que son grand-père avait combattu dans la Résistance et s'est mis à faire des recherches à ce sujet. Il en est résulté un très intéressant petit ouvrage dont nous vous présentons ici quelques extraits.

L'histoire de mon grand-père, Virgile Crippa

L'engagement dans la Résistance

Fin 1940, mon grand père est libéré de ses obligations militaires, comme pratiquement tous les Français qui étaient mobilisés, puisque c'était l'armistice et que nous avons perdu. Au premier semestre 1942, il était déjà engagé dans la résistance active.

Il a toujours gardé secret les actions qu'il a pu entreprendre. C'était cela la règle primordiale de la Résistance, pour la sécurité de tous. Sa future femme, Mireille, approvisionnait les résistants en médicaments, avec son vélo, au risque de se faire prendre.

Un jour, alors qu'il était en opération avec son groupe, dans les Gorges du Verdon, ils furent pris par les Allemands. Il crut que sa dernière heure était arrivée.

En sortant ses papiers, son collègue fit tomber une photographie de ses enfants et supplia qu'on lui laisse la vie sauve. Par chance, ils avaient affaire à un officier qui parlait parfaitement le français. L'officier leur a dit : « Nous avons conquis beaucoup de pays et c'est en France que nous avons rencontré le plus de traîtres ! » Puis il a dit *Raus* ! (Partez !)

Ils venaient de passer un mauvais moment et méditaient sur la phrase de l'officier allemand. Dans quatre-vingt dix pour-cent des cas, en effet, chaque fois qu'un résistant s'est fait prendre, c'est qu'il a été dénoncé, et souvent pour des raisons qui avaient peu à voir avec l'occupation allemande.

Un fait troublant illustre cela :

Le point de ralliement des résistants était une coopérative oléicole, au nord de Manosque. La règle élémentaire était qu'il fallait stocker séparément les explosifs et les détonateurs, pour éviter tout accident. En tant que chef de section, Virgile veillait personnellement à ce que cette consigne fut respectée. Néanmoins, une nuit, la coopérative s'est volatilisée...



Carte de résistant du grand-père d'Enzo

L'ESTAQUE EN GUERRE !

Mon grand père, Virgile Crippa (suite)

La libération

Mon grand-père a pu constater qu'à cette époque, beaucoup de personnes se sont réclamées de la Résistance. « S'il y en avait eu autant, les Allemands seraient restés moins longtemps », disait-il.

À la croisée des chemins et des rues, nous rencontrons des monuments ou des plaques commémoratives qui nous rappellent qu'en ces lieux des résistants sont morts. Beaucoup ne l'auraient pas été sans ces quatre-vingt dix pour-cent de délation.

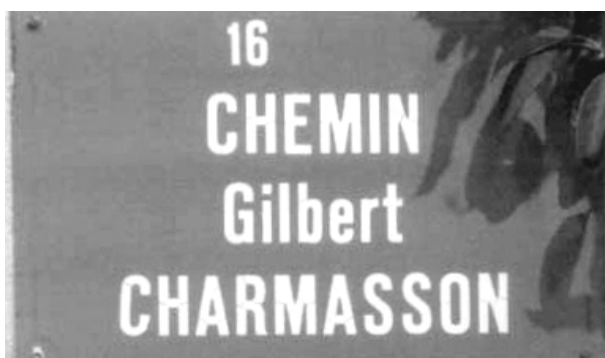
Enzo



Né le 1^{er} mars 1918, il vivait à l'Estaque où il était chauffeur de locomotive. Connu de ses camarades sous le nom de « Liban », il fut responsable F.T.P. dans le Var, puis dans les Basses-Alpes et dans les Alpes-Maritimes. Arrêté à Nice en avril 1944, il est exécuté comme otage, avec onze de ses camarades, à Saint-Julien-du-Verdon, le 11 juin 1944.



Né le 25 mars 1909, alias « Raymond », dans la Résistance. Il prend le maquis dans la Drôme et devient chef du camp FFI de Izon-la-Bruisse. Le 22 février 1944, au petit matin, les Allemands attaquent le village. La plupart des maquisards sont tués. Bruno Razzoli est grièvement blessé. Les nazis le torturent et le promènent de ferme en ferme, pour qu'il dénonce ses camarades. Mais il ne parlera pas. Les nazis l'abattent ensuite, d'une balle dans la tête, le 22 février 1944.



Né le 14 décembre 1911, à Marseille. Prisonnier lors de la guerre, en juin 1940, il s'évade deux mois plus tard et rejoint, à Marseille, les réseaux clandestins. Il se spécialise dans le sabotage des voies ferrées. Le 31 janvier 1943, son groupe fait sauter la voie Port de Bouc-l'Estaque. Arrêté le 27 mai 1943 en possession d'explosifs, il est enfermé à la prison d'Aix, d'où il s'évade. Repris, il est fusillé le 16 juin 1944.



Né le 17 mai 1892 à Marseille. Instituteur rue François Moisson. Il entre en résistance dès 1941. Arrêté par la Gestapo le 28 avril 1943, il est déporté au camp de concentration de Dachau, où il meurt du typhus la veille de la libération du camp, le 4 février 1945.

Ces informations sont extraites du site de l'association Résistance Marseille R2 (<http://www.resistancemarseillaise-r2.fr>)